

L'archéologie, une affaire de genre ?

Thaïs Bourdial

Bonjour à toutes et à tous et bienvenue dans ce nouvel épisode des podcasts de Mondes Sociaux.

Aujourd'hui, je vous propose de nous intéresser à une discipline peu connue en France, celle de l'archéologie du genre. On découvrira en quoi les stéréotypes de genre et leur interprétation ont pu modifier notre vision du passé. Pour parler de ce sujet aujourd'hui, je suis accompagnée de Sandra Péré-Noguès.

Sandra, tu es maîtresse de conférences en histoire ancienne à l'Université Toulouse - Jean Jaurès et coresponsable du projet Eurykléia avec Violaine Sebillotte Cuchet, Sandra Boehringer et Adeline Grand-Clément. C'est un projet qui vise à rendre visible les femmes dans les mondes anciens. Tu as rédigé en 2022 le premier chapitre de l'ouvrage « Histoire des femmes et du genre », intitulé « Pour une archéologie du genre histoire antique et médiévale ».

Tout d'abord, j'aimerais te demander quel est le but de cette discipline, quand et comment a-t-elle vu le jour ?

Sandra Péré-Noguès

En réalité, cette discipline de l'archéologie du genre remonte aux années 1970, mais pas du tout en France. Elle prend naissance dans les pays Anglo-saxons et en Scandinavie, chez des collègues archéologues femmes qui ont dénoncé à l'époque le fait que l'archéologie était jusque-là une discipline faite par et pour les hommes.

Alors il y a deux noms qui reviennent dans la plupart des bibliographies, c'est ceux de Margaret W. Conkey et de Janet Spector, qui sont toutes les deux des spécialistes de Préhistoire et qui ont les premières écrit sur l'archéologie du genre dans leur propre discipline et à partir de leurs travaux de terrain. À partir de là est née ce qu'on appelle en anglais la «gender archaeology», mais il va falloir attendre les années 2000 pour que cette discipline arrive en France. Et j'ai été peut-être l'une des premières, sans avoir un ego surdimensionné, à avoir organisé en 2006 une journée d'étude qui portait justement sur la visibilité des femmes dans l'archéologie. Ce n'était pas une démarche liée aux études de genre dans le sens où on l'entend habituellement, mais c'était plutôt lié à une problématique, disons à l'absence de toute référence dans les travaux archéologiques, aux femmes.

À partir du tournant des années 2010, se sont développées dans d'autres universités, des travaux universitaires et en particulier deux thèses, l'une de Caroline Trémeaud, l'autre de Chloé Belard, toutes les deux portant sur les sociétés protohistoriques, c'est-à-dire les sociétés des âges du fer... pour faire un raccourci, les sociétés considérées comme celtiques ou proto-celtiques.

Thaïs Bourdial

Tu nous parles de recherches, notamment sur la Préhistoire, et dans ton chapitre, tu décides d'aborder la question du genre à travers l'archéologie funéraire. Pourquoi passer par l'archéologie funéraire ?

Sandra Péré-Noguès

L'archéologie funéraire nous fournit plusieurs choses. Les restes humains qui nous permettent toutes les études paléanthropologiques. On va s'intéresser au corps, à ce qui reste des divers membres de ces défunts et défuntes. On va s'intéresser aussi aux études paléogénomiques, c'est-à-dire tout ce qui concerne l'ADN ancien. Et puis, depuis une dizaine d'années environ, il y a les analyses autour des isotopes, en particulier du strontium, qu'on décèle dans les cheveux, par exemple dans l'émail des dents.

Toutes ces disciplines qui sont issues des sciences dures, nous donnent des informations très importantes du point de vue de l'âge des défunts par exemple, et surtout du point de vue du sexe, puisque là, les résultats sont définitifs. Ensuite, l'archéologie funéraire va aussi nous donner des informations sur ces sociétés à travers notamment les objets qu'on va retrouver dans la tombe, dans la sépulture.

Alors, il y a plusieurs choses à considérer. D'abord, les objets qui sont placés dans ces tombes qui accompagnent le défunt ou la défunte. Et puis, il y a aussi ce qu'on appelle le costume funéraire, c'est-à-dire tout ce qui va parer le corps du défunt ou de la défunte. On peut avoir des bijoux ou des restes de vêtements par exemple. Tout ça participe là aussi aux informations fournies par l'archéologie funéraire.

Évidemment, il y a des limites importantes à tout cela, en particulier dans l'étude des objets parce que justement, c'est là qu'on décèle les stéréotypes qui ont longtemps traîné dans les analyses parmi les études anciennes. Et puis, il ne faut pas non plus être dupe.

Une sépulture, c'est aussi une mise en scène. Elle peut être voulue par le défunt ou la défunte elle-même, mais aussi par la famille et par la société, en général.

Thaïs Bourdial

Tu as parlé des stéréotypes liés aux objets que l'on retrouve dans les tombes aux côtés des défunts. Est-ce que tu aurais un exemple qui représente tout ça ?

Sandra Péré-Noguès

Plusieurs exemples sont très connus. Au départ, il y a quelques années, on considérait que les tombes à armes, c'étaient des tombes d'hommes et les tombes avec des bijoux, c'étaient des tombes de femmes. C'était vraiment une vision très binaire, mais aussi très androcentrée. C'est des visions qu'on trouve souvent sous la plume d'archéologues hommes, beaucoup moins sous la plume d'archéologues femmes.

Alors, il faut se méfier de cette vision binaire parce qu'on a plusieurs exemples qui montrent le contraire. J'en citerai deux. Le premier, très connu, et que j'ai repris dans le manuel, c'est le cas de la dame de Vix. Cette dame de Vix a été inhumée avec un mobilier extraordinaire, notamment un énorme chaudron fabriqué en Italie du Sud, qui est arrivé au fin fond de la Bourgogne.

On est dans un habitat princier, puisqu'on a retrouvé d'autres restes archéologiques autour de cette sépulture qui font le lien aussi avec cette dame de Vix. Donc, il y avait ce chaudron immense, plus d'un mètre 60. Tout un mobilier très, très riche et en particulier un torque en or qui a longtemps été considéré comme l'apanage des hommes de ces sociétés celtiques.

Or, il s'avère qu'on a bien une tombe de femme. Ça a été confirmé par l'ADN, il y a quelques années. Mais quand on reprend toute la bibliographie qui a été faite autour de cette sépulture depuis sa découverte en 1959, on s'aperçoit à quel point les archéologues ont cherché à tordre les éléments et en particulier à faire en sorte que cette tombe ne soit pas reconnue comme une tombe de femme, mais comme une tombe d'homme.

Alors, en utilisant des arguments autour des objets, le torque par exemple, autour des représentations figurées sur le chaudron, puisque ce sont des scènes de guerre, et donc on a été au point même de considérer qu'il s'agissait d'une tombe de prêtre travesti. C'est dire à quel point on refusait absolument d'accorder une place aussi éminente à une femme. Les travaux de mon collègue Pierre-Yves Milcent sur d'autres tombes de cette même période, montrent que, justement, les femmes, à cette période-là, occupaient une place centrale et très importante dans ces sociétés.

Thaïs Bourdial

Et donc le deuxième exemple, ce serait ?

Sandra Péré-Noguès

L'autre exemple que je donnerai, c'est ce qu'on appelle le strigile. C'était une lame recourbée, souvent d'un bon métal, le bronze notamment, et qui parfois accompagnait le ou la défunte dans la tombe. Sur les vases d'ailleurs, cet objet a priori très masculin est toujours associé à des hommes.

Or, on s'aperçoit qu'il apparaît aussi dans des tombes féminines. Même chose pour le miroir. On observe toujours cette association Femme miroir. Or, on peut trouver aussi des miroirs dans des tombes masculines. Ça montre bien à quel point les objets sont parfois piégés. Parce que là, ce qui se joue par rapport à ces objets, c'est plus leur valeur sociale et culturelle que le genre. Peu importe, en fait, le sexe du défunt. On l'a sans doute inhumé avec ce type d'objet parce que ça représentait un certain statut social, un certain niveau culturel ou une ambiance culturelle dans cette cité d'Athènes, à cette période-là.

Thaïs Bourdial

Finalement, ces deux objets, le miroir, le strigile, on peut les qualifier comme des objets ou des éléments neutres.

Sandra Péré-Noguès

Oui, tout à fait.

Et d'ailleurs, les études qui sont aujourd'hui réalisées autour du genre, autour de l'analyse du genre dans le domaine funéraire en particulier, visent à constituer des spectres entre du féminin et du masculin. Donc on a toutes les variantes possibles. Et effectivement, il y a des objets qui fonctionnent dans les deux cas qu'on va retrouver aussi bien dans des tombes féminines que dans des tombes masculines.

Thaïs Bourdial

Jusqu'ici, on a parlé de plusieurs périodes historiques et de plusieurs exemples. J'aimerais savoir si l'archéologie du genre rejoint d'autres disciplines ?

Sandra Péré-Noguès

Oui, tout à fait. Et d'ailleurs, la démarche qu'on adopte très souvent de ce point de vue est une démarche qu'on a, nous aussi, en histoire. Moi, je suis historienne, spécialiste de l'Antiquité. Et effectivement, la démarche, c'est d'abord de lever tous ces stéréotypes modernes qui sont encore dans beaucoup de publications.

MONDES SOCIAUX : L'archéologie, une affaire de genre ?

Mais c'est aussi de revenir sur les stéréotypes anciens. Et c'est pourquoi le programme auquel j'appartiens, Eurykléia, est important parce qu'il donne de la visibilité à des femmes à partir de sources bien précises et notamment l'épigraphie, c'est-à-dire toutes les inscriptions qu'on trouve notamment sur les chantiers de fouilles par exemple. Et à partir des noms de femmes, on leur donne une visibilité, on s'intéresse à leur carrière, à leur trajectoire...

Ces études n'ont pas été forcément faites jusqu'à aujourd'hui. On essaie surtout de décortiquer et de comprendre aussi dans quel esprit et dans quel milieu culturel se sont fabriqués tous ces stéréotypes. Donc, je renvoie à tous les travaux qui ont été faits et publiés par ce programme. Je crois que la démarche est très proche entre ces deux disciplines.

Thaïs Bourdial

Merci beaucoup à toi Sandra. C'était Thaïs pour Monde sociaux